

## Entre réalité et hallucination *Too Old to Die Young* de Nicolas Winding Refn

Gabriel-François Damas

Volume 38, numéro 1, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92311ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

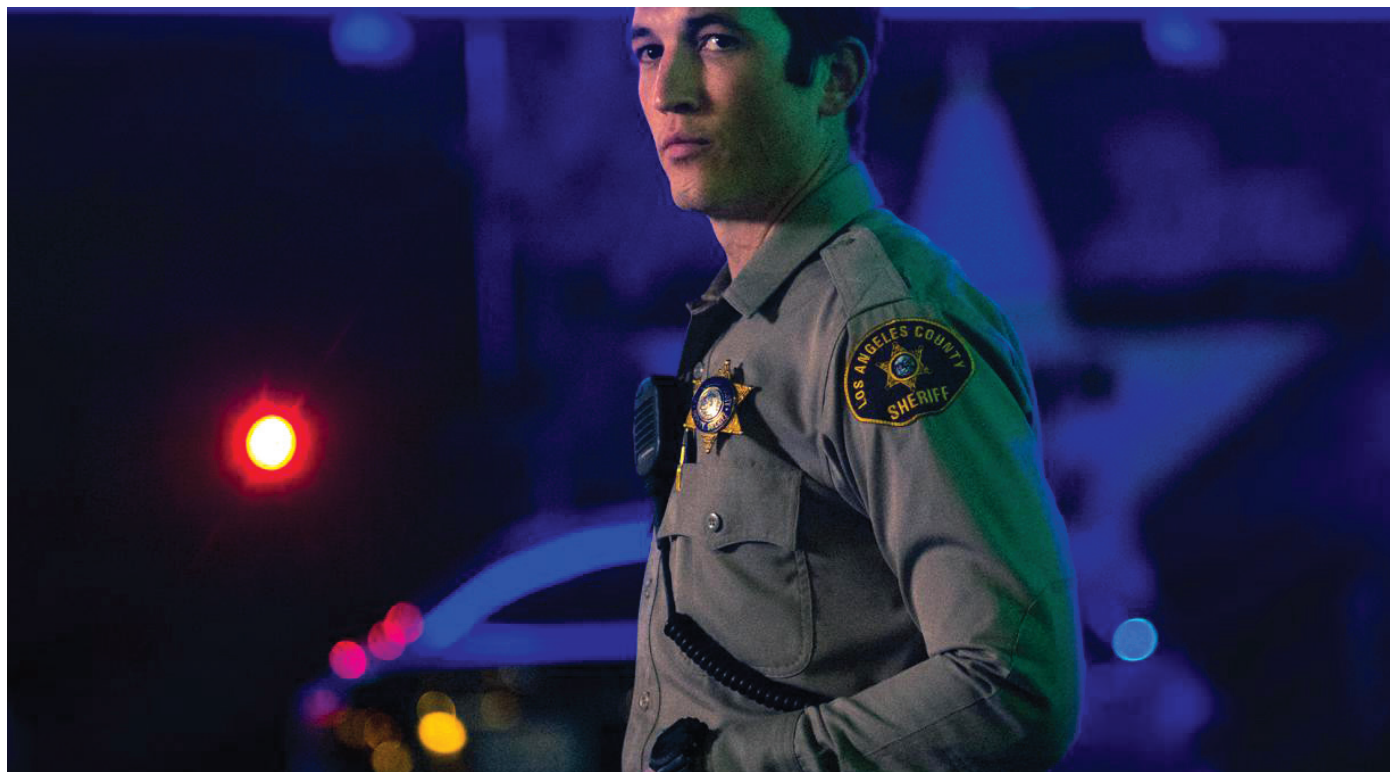
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Damas, G.-F. (2020). Compte rendu de [Entre réalité et hallucination / *Too Old to Die Young* de Nicolas Winding Refn]. *Ciné-Bulles*, 38(1), 34–37.



## Entre réalité et hallucination

GABRIEL-FRANÇOIS DAMAS

Pour la première fois en 72 éditions, le Festival de Cannes a diffusé, au printemps dernier, deux épisodes d'une nouvelle série télévisée, celle de l'un des réalisateurs les plus polémiques du cinéma contemporain : Nicolas Winding Refn. Récipiendaire en 2011 du Prix de la mise en scène pour **Drive** à ce même festival, il présentait cette fois-ci sa nouvelle création — une production d'Amazon —, *Too Old to Die Young*. Constituée de 10 épisodes dépareillés totalisant 13 heures, la série est une odyssée violente qui mène les spectateurs aux frontières de la réalité et de l'hallucination; elle a été filmée en anglais et en espagnol, et a nécessité plus de 10 mois de tournage. Le cinéaste la considère comme un (très) long film racontant l'histoire de Martin Jones (l'excellent Miles Teller), un flic corrompu de Los Angeles, qui assiste au meurtre de son partenaire Larry. Il est alors

entraîné dans un tourbillon chaotique d'exécutions, de souffrance et de prostitution, et navigue entre un cartel mexicain, un gang de rue jamaïcain et une police plus que fascisante. Avec *Too Old to Die Young*, Nicolas Winding Refn livre une télésérie unique, probablement sa création la plus libre et la plus complexe à ce jour. Mais aussi une œuvre qui divise et reste assez difficile d'accès.

Les 10 épisodes de *Too Old to Die Young*, qui portent chacun un sous-titre faisant référence au tarot de Marseille<sup>1</sup>, ne fonctionnent pas de façon habituelle. On ne suit pas un récit ficelé, truffé de rebondissements et reposant sur une structure

narrative solide et efficace. Dans *Too Old to Die Young*, c'est à peine si l'on donne au spectateur quelques éléments d'intrigue. La structure s'articule plutôt comme une grande partie de hasard, où les rencontres se déroulent selon la chance (ou la malchance) des personnages. C'est probablement ce qui crée un malaise chez le spectateur lambda, habitué à un ordre préétabli et à ne jamais rien voir d'inutile à l'avancement de l'intrigue. Ce qui n'est pas le cas chez Winding Refn. Ce n'est pas qu'il ne se passe rien dans *Too Old to Die Young*, ni que les actions ne servent pas un objectif précis, mais à l'évidence le cinéaste s'amuse à parsemer le récit d'indices laissant présager les événements. Aussi, une attention aux détails, aux conversations et aux décors permet d'anticiper les ressorts dramatiques des différentes actions des prochains épisodes. Cette idée de

1. Le Diable, les Amoureux, l'Hermite, la Tour, le Fou, la Grande Prêtresse, la Magicienne, le Pendu, l'Impératrice et le Monde.

prémonition renvoie directement au tarot de Marseille, jeu auquel on fait régulièrement référence tout au long de la série. Ainsi, la structure narrative du récit reproduit un brassage de dés qui impose un sort convenu!

La capacité du spectateur à anticiper les circonvolutions narratives du récit confère à la série une autre particularité, à savoir qu'il n'y a aucune échappatoire possible. Ultimement, on comprendra que peu importe le personnage, il ne pourra se soustraire à la fatalité de son destin. Cette caractéristique procure au récit une touche sombre, pessimiste et l'on ne peut que regarder les personnages agir, sans pouvoir y changer quoi que ce soit. On se distancie des personnages, on les regarde évoluer, comme si l'on regardait un cheval de course dont on sait déjà qu'il va perdre. Et cette distanciation des personnages est facilitée par une direction d'acteur privilégiant le « non-jeu ». À l'instar du personnage que Ryan Gosling a porté deux fois à l'écran pour le cinéaste (**Drive**, **Only God Forgives**), tous les interprètes affichent ici un jeu quasi bressonien : absence d'expression faciale, débit monotone... C'est dans leur relation à l'immobilisme que les acteurs s'accomplissent pour Winding Refn. Pas même le personnage principal ne possède son dialogue propre ou ses expressions. On arrive à le comprendre par les décisions qu'il prend autant que par celles qu'il ne prend pas. Martin Jones et les autres restent toujours opaques et hermétiques, véritables personnages observateurs d'un monde en chute libre, et l'on en vient à se dire que dans leurs démarches lentes et précises, il y a quelque chose de l'équilibriste marchant sur la fine ligne entre la vie et la mort. Ils font penser à de petits animaux dans le désert, qui évitent de bouger ou de réagir pour ne pas se fatiguer, prolongeant ainsi leur existence. Winding Refn évacue complètement l'aspect psychologique de ses protagonistes, au profit d'une philosophie et d'une réflexion par moments quasi métaphysique.

Au sommet de sa forme, le réalisateur n'hésite pas à multiplier les entorses à ses propres règles, notamment lorsqu'il laisse les acteurs franchir les frontières du grotesque. C'est le cas du beau-père de Martin, interprété avec brio par William Baldwin, un milliardaire fantaisiste et ridicule, à la limite de la parodie. On ne peut s'empêcher d'y voir des similarités avec l'actuel président des États-Unis. Qui plus est, le frère de William Baldwin, Alec, est lui-même reconnu pour son imitation de Donald Trump. Une autre des forces de la série réside dans l'habileté de Winding Refn à camper son récit à notre époque, à l'inscrire dans le contexte mondial et américain actuel. Le personnage du beau-père, qui entretient une relation ambiguë avec sa fille Jenny, va jusqu'à reprendre les paroles du président américain lorsqu'il parle de sa fille Ivanka : « If she wasn't my daughter...<sup>2</sup> » *Too Old to Die Young* est, à l'image des États-Unis d'aujourd'hui, déchirée par les tensions raciales. Dans le Los Angeles de Nicolas Winding Refn s'affrontent sauvagement les Noirs, les Arabes, les Juifs, la police, etc. Le cartel mexicain qui entre en territoire américain n'incarne-t-il pas une des plus grandes peurs de certains Américains? Dans sa télé-série, le cinéaste annonce la chute de l'empire américain, avec un retour à l'ignorance comme idéal. Dans une scène complètement hallucinée, le réalisateur fait exploser toutes les facettes de cette société prédatrice : argent, religion, sexe, fêtes chrétiennes, mariage, patriotisme, innocence...

Dans ce contexte de dégénérescence sociale, il n'est pas étonnant que le cinéaste ait décidé de construire son histoire autour des codes narratifs et esthétiques d'un des genres les plus paranoïaques et pessimistes de l'histoire du cinéma américain : le film noir. Comme à son habitude, Winding Refn choisit un genre et en extirpe volontairement l'un des

2. « Si elle n'était pas ma fille... »

aspects fondamentaux; ainsi en allait-il de sa comédie sans humour **Bronson** (2008), de son film de science-fiction sans science **Valhalla Rising** (2010), de son film de superhéros sans pouvoir **Drive**, du western en Orient **Only God Forgives** (2013) et de l'horreur sans son esthétisme de **The Neon Demon** (2016). *Too Old to Die Young* n'échappe pas à la règle. En situant son histoire à Los Angeles comme nombre de films noirs, en y mélangeant les archétypes du détective et du tueur à gages, et en créant une panoplie d'antihéros, de personnages solitaires, aliénés et cyniques, Winding Refn puise sans compter dans le paragon ultracodé du film noir. Cependant, il utilise ce genre comme point d'ancrage pour travailler d'autres notions, différentes du film noir. Comme d'autres cinéastes avant lui (Kubrick, Kurosawa, etc.), c'est par le film de genre que Winding Refn trouve sa vision d'auteur. Il met volontairement de côté certains poncifs du film noir, le dépouillant, par exemple, de sa voix *off*, de ses dialogues rapides et grinçants, et de son recours au psychologisme. Il s'intéresse davantage à deux caractéristiques fondamentales du film noir : la violence en chacun et la féminité comme fatalité.

En conférence de presse au Festival de Cannes, le cinéaste confiait avoir eu l'idée d'explorer la religion dans la série, et ce, dès l'élaboration du projet. Il est difficile de ne pas remarquer les différentes incursions, connotations et citations se référant à l'univers religieux — quel qu'il soit, mais surtout chrétien — tant les symboles, dans *Too Old to Die Young*, sont nombreux. C'est un véritable festival de références religieuses, que ce soit par le choix des prénoms de certains personnages (Jésus, Magdalena) ou les énormes dessins de serpents ou encore les tableaux de femmes, directement inspirées de l'art médiéval. Mais Winding Refn ne s'arrête pas là. Il est reconnu pour son utilisation d'une violence extrêmement stylisée — on n'a qu'à penser à **Bronson** et ses scènes de combat écarlates ou à la scène du motel de

## Avant-plan *Too Old to Die Young* de Nicolas Winding Refn

**Drive** — à laquelle *Too Old to Die Young* n'échappe pas. Mais cette fois, il repousse les limites de cette violence, tapissant les 10 épisodes de moments épouvantables, jusqu'à élever cette violence au niveau du culte religieux. C'est l'éloge de la violence comme religion, dans tout ce qu'elle a de dévastateur.

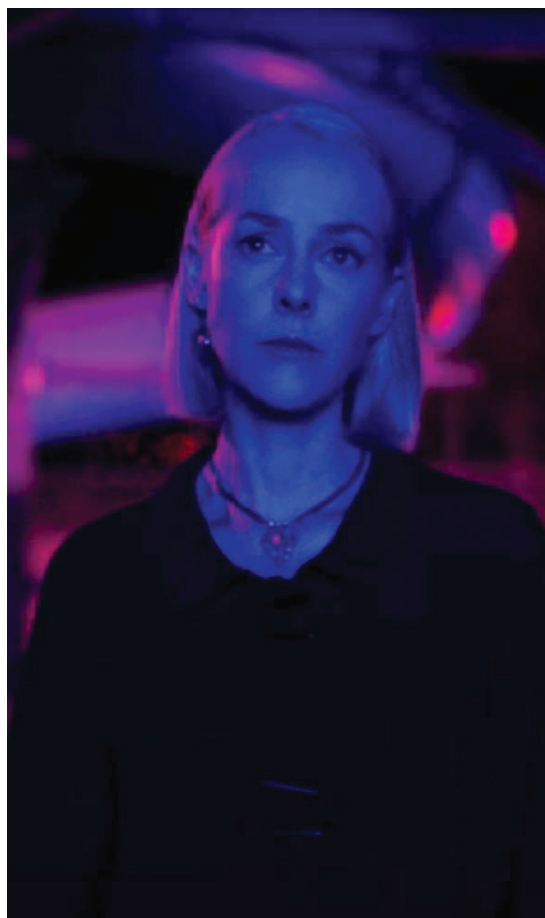
est à l'image de Dieu et que l'homme est habité par la violence, pourquoi punir ses actes sanglants puisque c'est là la volonté de Dieu?

À certains moments dans *Too Old to Die Young*, on se surprend à envisager la violence comme une invitation à la sexuali-

laisse place à une extrême brutalité et à une agressivité décontractée, à une capacité à la cruauté qui n'a d'égale que celle des hommes. Les femmes sont tortionnaires, chefs d'entreprises criminelles (un évident clin d'œil à **Only God Forgives**) ou gourous de la violence; elles se jouent de leurs objectivations



Cristina Rodlo



Jena Malone



John Hawkes

C'est comme si Winding Refn posait les jalons d'un questionnement fondamental sur la nature de ceux qui, se réclamant d'un pouvoir quasi divin, s'arrogent le droit de vie ou de mort sur autrui. À travers ses personnages, le cinéaste met au monde ses apôtres de la violence, ses martyrs et ses dieux. Le cartel mexicain n'est-il pas une forme de panthéon? Le réalisateur danois pose à nouveau une question, comme une clé pour comprendre la série: si l'homme

té. On ne parle plus ici de violence stylisée, mais de violence érotisée. Assez habilement, le cinéaste réinvente le rôle de la femme fatale du film noir des années 1940. Originellement, la femme fatale était belle, séductrice et dangereuse; un cadeau empoisonné, une forme de mensonge ambulante. Dans sa série, Winding Refn confère à ses personnages une féminité qui ne se contente pas du charme, de la manipulation et du corps pour parvenir à leurs fins; leur féminité

comme d'un bouclier, elles sont des plantes carnivores en plein désert attendant patiemment la mouche trop confiante. Le policier Larry Johnson (Lance Gross) qualifiera même les femmes de mal incarné dès le début du premier épisode. Malgré leur capacité à se défendre et à tuer, les femmes sont en constant combat pour leur survie et pour éviter leur asservissement complet aux hommes. Car dans *Too Old to Die Young*, les hommes sont vicieux, sexuellement

dépravés et certains transforment les bars, les stationnements et les recoins miteux en véritables terrains de chasse propices aux agressions. Cette approche de la féminité, ou plutôt cette opposition homme/femme, devient franchement intéressante lorsqu'on s'attarde au cas de Jesus (Augusto Aguilera), un personnage central fort, muni d'une double identité sexuelle. Winding Refn pousse ce personnage, chef de la division américaine du cartel mexicain, à se révéler en pleine quête d'épanouissement sexuelle alors qu'il s'empare peu à peu d'un nouveau territoire et qu'il pratique châtiments et actions scandaleuses sur tout un chacun. Au fil de la série, Jesus se féminise allant jusqu'à se décrire ainsi : « Je suis le roi des rois. Je suis le père et la mère. » En prenant en considération la relation psychosexuelle incestueuse entre Jesus et sa mère, et en considérant l'absence de tous les autres personnages maternels de la série, on en vient à se demander si, pour accéder au pouvoir, les hommes ne doivent pas devenir leur propre mère.

*Too Old to Die Young* est une œuvre complexe, thématiquement riche et stylistiquement très libre. C'est une série au rythme lent, très lent même, qui accorde une place de choix aux décors et à l'environnement des personnages. Déserts, ruelles sombres, bars louches, gigantesques maisons, intérieurs de véhicule, Winding Refn crée une réalité dont il impose l'observation parfois de longues secondes durant, jusqu'à provoquer un état de contemplation. Le réalisateur dilate le temps à sa guise. Parfois en toute retenue, parfois excessive, la mise en scène de *Too Old to Die Young* affiche une beauté toujours contrôlée. Ainsi, le cinéaste parvient-il à précipiter le spectateur dans un état méditatif en mélangeant plan-séquence, action minimaliste et musique électronique. Il arrive à plonger ce dernier dans un état de transe qui rappelle les univers de Tarkovsky ou de Malick. D'une main assurée, il guide le spectateur dans le labyrinthe de l'intemporalité jusqu'à lui faire perdre le fil. Son vieux complice, le compositeur Cliff

Martinez, s'amuse entre sonorités électroniques des années 1980, clins d'œil à la musique de science-fiction et à celle de Carpenter. Il parvient, à l'aide de ses phrases musicales, à donner une vie intérieure aux personnages, qui en sont pourtant dépourvus. La musique de Martinez répond au mystère de la série. C'est en alternant les scènes où la musique englobe tout, jusqu'à taire le monde ambiant (détachant l'action de son contexte), et les moments de silence que le réalisateur parvient à créer une véritable tension, à la manière d'un Scorsese. Le cinéaste parodie d'ailleurs l'idée scorsesienne d'opposition entre le bruit et le silence lors d'une poursuite de voiture déjà culte, où l'une des deux voitures est électrique et complètement silencieuse.

La direction photo de Darius Khondji dans *Too Old to Die Young* est une forme de parodie tant elle est intense et exagérée. Presque chaque plan en intérieur est illuminé par un néon rouge, bleu, vert ou mauve, et ces quatre couleurs sont régulièrement traitées en opposition; une couleur pour l'arrière-plan, une autre pour le sujet. Lorsqu'on observe le visage des protagonistes illuminés aussi violemment, on ne peut s'empêcher de voir les peintures de Matisse et d'autres artistes fauves. La série regorge de clairs-obscur et de contrastes forts, renvoyant au cinéma expressionniste allemand qui a largement inspiré le film noir. Winding Refn et son directeur photo inventent leur propre code de couleur souvent utilisé *a contrario* de la tradition : par exemple le bleu, fréquemment employé dans des scènes montrant un personnage en quête de pouvoir, ou le rouge, pour illustrer une certaine faiblesse. Le personnage de Yaritza (Cristina Rodlo) est souvent vêtu de rouge, couleur associée à la passion et la sensualité, alors qu'elle est l'un des personnages les plus dangereux de la série. Finalement, le contre-jour est d'une importance capitale, comme s'il était annonciateur d'une fin imminente, dessinant des silhouettes sur fond

coloré, des ombres déjà destinées à disparaître.

Foncièrement libre, Nicolas Winding Refn enchaîne dans sa mise en scène des moments surréalistes, d'autres plus expérimentaux (il s'amuse avec la mise au point, ne prenant parfois même pas la peine de la faire), des plans où l'image est à ce point lisse et léchée que l'on croirait une publicité, et des moments de grâce. Il se permet des transgressions, des regards à la caméra et des faux raccords parfaitement réussis. On pense à Tarkovsky, au transcendantalisme de Bresson, à la palette de Gaspard Noé. *Too Old to Die Young* est une série télévisée originale d'une grande maîtrise, qui flirte parfois avec le kitsch, ce que l'on pardonne aisément, parce que c'est une œuvre comme il s'en fait trop rarement. 



États-Unis / 2019 / Série télévisée de 10 épisodes

**RÉAL.** Nicolas Winding Refn **SCÉN.** Nicolas Winding Refn et Ed Brubaker **IMAGE** Darius Khondji **MUS.** Cliff Martinez **MONT.** Matthew Newman **PROD.** Joe Lewis, Jeffrey Stott, Ed Brubaker et Nicolas Winding Refn **INT.** Miles Teller, Augusto Aguilera, Cristina Rodlo, Nell Tiger Free, Jena Malone, John Hawkes **DIST.** Amazon Prime